

VD_GERICHTE TD23.032671 vom 17. November 2025

VD Tribunal cantonal, 2025-11-17, FR

Quelle: https://mcp.opencaselaw.ch/entscheid/vd_gerichte_TD23.032671

FR: VD_GERICHTE TD23.032671 du 17 novembre 2025

IT: VD_GERICHTE TD23.032671 del 17 novembre 2025

Erwägungen

E. 3

A teneur de l'art. 317 al. 1 CPC, les faits et moyens de preuve nouveaux ne sont pris en compte en appel que s'ils sont invoqués ou produits sans retard (let. a) et qu'ils ne pouvaient pas être invoqués ou produits devant la première instance bien que la partie qui s'en prévaut ait fait preuve de la diligence requise (let. b). Avec l'introduction de l'art. 317 al. 1 bis CPC, le législateur a codifié la jurisprudence rendue par le Tribunal fédéral, selon laquelle ce n'est que lorsque s'applique la maxime inquisitoire illimitée (art. 296 al. 1 CPC) que les faits et moyens de preuve nouveaux peuvent être introduits librement en appel (ATF 144 III 349 consid. 4.2.1 ; ATF 138 III 625 consid. 2.2). Nonobstant la formulation du nouvel art. 317 al. 1 bis CPC, qui n'est pas dépourvu d'équivoque, il y a lieu de considérer, au regard notamment du message du Conseil fédéral (FF 2020 2701), que lorsque la cause est soumise à la maxime inquisitoire simple, la recevabilité des nova en appel reste soumise aux conditions de l'art. 317 al. 1 CPC (Bastons Bulletti, in newsletter CPC Online 2024-N. 3, n. 9 et les références citées). En d'autres termes, les conditions de l'art. 317 al. 1 CPC sont cumulatives (ATF 144 III 349 consid. 4.2.1 et les références citées, FamPra.ch 2018 p. 041) et sont applicables lorsque la cause est soumise à la maxime des débats, ce qui est le cas s'agissant de la liquidation du régime matrimonial (art. 277 al. 1 CPC).

E. 4.1

L'appelante expose d'abord qu'elle est contrainte d'introduire des faits nouveaux. Elle rappelle que l'intimé avait soutenu en première instance que l'argent sur ses comptes épargne à elle étaient des économies réalisées grâce à son salaire de 5'800 fr. par mois, ce qu'elle n'estime pas crédible au motif qu'il gagnait près de deux fois plus qu'elle.

L'appelante soutient que cette version serait aussi démentie par la

- 10 - production de la pièce 210, probante mais incomplète, à savoir un acte de vente immobilière d'un bien reçu en « héritage », et ses annexes non produites en première instance qui auraient fait l'objet d'un « oubli manifeste ». Selon elle, l'argent présent sur le compte bancaire litigieux proviendrait de la vente, à son frère et l'épouse de celui-ci, d'une part de cet immeuble qu'elle aurait acquis par une donation entre vifs de son père le 8 janvier 2007, c'est-à-dire un emploi de bien propre. L'appelante requiert l'audition de son frère, L. _____ et de sa fille aînée, J. _____, qui pourraient témoigner de cette donation. Nonobstant cette requête d'administration de preuve, elle produit un témoignage écrit tant de son frère que de sa fille.

E. 4.2

Les premiers juges ont d'abord constaté, s'agissant du compte bancaire IBAN [...], que l'appelante n'en contestait pas le partage par moitié. En revanche, ils ont retenu que les parties n'étaient pas d'accord concernant le compte bancaire présentant un solde de 40'308

fr. 15. L'appelante soutenait qu'il avait été alimenté exclusivement par ses biens propres et alléguait avoir versé 57'500 fr. correspondant au produit de la vente de sa part successorale sur un bien immobilier qu'elle détenait en hoirie avec son frère. Les premiers juges ont constaté que l'appelante avait produit à cet égard un acte de vente notarié du 11 décembre 2015 attestant de la vente, pour la somme de 57'500 fr., d'une quote-part d'une demie de propriété par étages sise à [...] ([...]) à son frère et l'épouse de celui-ci. À l'appui de ses allégations selon lesquelles elle aurait hérité de cette somme et l'aurait versée sur le compte bancaire litigieux, ils ont retenu que l'appelante avait offert comme moyen de preuve deux extraits dudit compte, l'un portant sur la période du 1er au 31 décembre 2016 et l'autre portant sur la période du 1er janvier 2020 au 30 juin 2021. Les premiers juges ont ensuite constaté que l'intimé faisait pour sa part valoir que l'appelante n'était pas parvenue à renverser la présomption de l'art. 200 al. 3 CC, de sorte que le compte devait être considéré comme un acquêt.

- 11 - Les premiers juges ont considéré que les allégations et moyens de preuve offerts par l'appelante ne permettaient pas de démontrer que le compte bancaire litigieux aurait été alimenté exclusivement par ses biens propres. Reconnaisant comme établi que l'appelante avait vendu une part d'un bien immobilier à son frère et l'épouse de celui-ci, ils ont estimé, d'une part, qu'il n'était pas prouvé qu'elle avait acquis ce bien par succession et qu'il constituerait ainsi un bien propre, ni, d'autre part, que le produit de sa vente aurait été transféré sur le compte bancaire litigieux. Les premiers juges ont déploré qu'aucun élément au dossier ne permette de retracer l'origine de cette acquisition et qu'il ne fût pas possible d'établir à quel moment la somme de 57'500 fr. aurait été versée sur le compte bancaire litigieux, les extraits y relatifs ne comportant pas la mention d'un tel crédit, étant encore relevé que le bien avait été vendu au mois de décembre 2015 et que lesdits extraits couvraient la période de janvier à décembre 2016 et de janvier 2020 à juin 2021. Compte tenu de ces éléments, les premiers juges ont confirmé que l'appelante n'était pas parvenue à renverser la présomption de l'art. 200 al. 3 CC. Les avoirs du compte bancaire concerné constituant des acquêts, seul son solde au moment de la dissolution du mariage était déterminant et l'intimé avait droit à la moitié de ces avoirs, valeur au 28 juillet 2023, ce qui correspondait à un montant de 20'154 fr. 05 (40'308 fr. 15/2).

E. 4.3

Le grief de l'appelante concerne en réalité l'établissement lacunaire ou erroné des faits et, contrairement à ce qu'elle soutient, elle n'introduit pas un fait nouveau, mais des moyens de preuves nouveaux à l'appui de sa thèse selon laquelle le compte bancaire litigieux serait un bien propre par emploi de propres correspondant à la contre-valeur de l'appartement qu'elle aurait reçu en donation. Or, la recevabilité des pièces nouvelles, c'est-à-dire les annexes de l'acte de vente, doit être niée. A l'aune de l'art. 317 CPC, il est manifeste que l'acte de vente datant de décembre 2015 pouvait être produit en intégralité, avec ses annexes, en première instance déjà. L'appelante relève d'ailleurs elle-même qu'il s'agit d'un « oublié manifeste »

- 12 - de sa part. Comme rappelé ci-avant (cf. consid. 3 supra), une telle négligence dans l'allégation et dans les offres de preuve, s'agissant d'un aspect du divorce – la liquidation du régime matrimonial – soumis à la maxime des débats ne peut pas être réparé en appel, sur la base de l'art. 317 CPC. Il en va de même des témoignages tant écrits qu'oraux de son frère et de sa fille. Nonobstant la question de leur pertinence, l'appelante pouvait les solliciter devant les premiers juges et s'en est abstenue. Faute de respecter les conditions exigées par

l'art. 317 al. 1 CPC, les moyens de preuve produits en appel par l'appelante sont irrecevables.

E. 5.1

L'appelante soulève ensuite un grief d'abus de droit et de violation du principe de la bonne foi. Citant les art. 197 ss CC, elle précise que les biens propres comprennent notamment les biens acquis à titre gratuit, tels que les donations et successions et que le produit de la vente d'un bien propre reste un bien propre. L'appelante fait valoir que la qualification de bien propre découle de la cause de l'acquisition, et non de la « présentation ou non d'un document au dossier », sachant que dite cause ne pouvait être ignorée de l'intimé, qui aurait profité d'une erreur manifeste lors de la production de l'acte de vente incomplet. Elle reproche à l'intimé une « manœuvre procédurale », consistant à nier le caractère de bien propre du reliquat provenant de la vente, qu'elle considère constitutive d'un abus de droit au sens de l'art. 2 al. 2 CC. L'appelante fait ainsi grief aux premiers juges, en aboutissant à un résultat qui récompenserait la mauvaise foi, d'avoir provoqué l'enrichissement indu d'une partie au détriment de l'autre. En tant qu'elle critique le fait que la cause de l'acquisition serait déterminante et non les pièces au dossier, l'appelante occulte que la nature de l'attribution doit être déterminée pour appliquer le droit, ce

- 13 - qui rend nécessaire d'établir les faits et administrer les preuves, notamment examiner des pièces au dossier. En ce sens, la qualification de propres ou d'acquêts dépend donc de la production de pièces.

E. 5.2

Aux termes de l'art. 2 al. 2 CC, l'abus manifeste d'un droit n'est pas protégé par la loi. Le principe de l'abus de droit permet de corriger les effets de la loi dans certains cas où l'exercice d'un droit allégué créerait une injustice manifeste. Le juge apprécie la question au regard des circonstances concrètes, qui sont déterminantes (TF 4A_393/2024 du 15 mai 2025 consid. 4.1.4 et les références citées).

E. 5.3

Le grief de l'appelante tiré de l'abus de droit de l'intimé est d'emblée vain, voire téméraire. Elle reproche à l'intimé ses propres lacunes dans le fardeau de l'allégation et de la production de preuve, puis aux premiers juges d'avoir correctement et strictement appliqué les maximes procédurales. Or, l'application des maximes de procédure ne saurait être taxée de formalisme excessif. L'appelante ne conteste pas pour le surplus la seconde partie de la motivation des premiers juges, lesquels retiennent que l'appelante a échoué à démontrer que les avoirs versés sur le compte bancaire litigieux proviendraient de la vente de la part de sa copropriété. Aussi, même à retenir que l'aliénation était celle d'un bien propre, l'appelante devait encore établir que les avoirs du compte litigieux correspondaient exclusivement à la contre-valeur de cette vente. Son appel ne contient cependant aucun développement à ce sujet, en sorte que même à supposer les pièces nouvelles recevables, il se révélerait incomplet pour renverser le raisonnement des premiers juges sur une question soumise à la maxime des débats et la maxime de disposition. L'assertion selon laquelle sa possibilité d'épargne serait « peu crédible » ne saurait constituer une motivation suffisante. L'appelante ne formule au surplus pas de critique indépendante de celle sur les faits sur l'application des art. 197 ss CC, ainsi que sur la liquidation du régime matrimonial de la participation aux

- 14 - acquêts. La Cour de céans étant sur ces points liée par les faits tels qu'établis par les premiers juges, faute de grief recevable (cf. consid. 2.3 supra), elle ne peut pas revoir le raisonnement concernant la liquidation de ce compte à l'aune des normes sur les régimes matrimoniaux. Par surabondance, il sera relevé qu'en vertu des maximes applicables, la Cour de céans est liée par les faits allégués par les parties en procédure (cf. consid. 2.5 supra). Malgré ces contraintes, la Cour de céans constate qu'il ressort du dossier que la part d'une demie de l'appartement de [...] a été acquise par l'appelante le 8 janvier 2007. Or, le mariage des parties a été célébré le [...] 2007, à savoir postérieurement à l'acquisition de la part du bien immobilier, de sorte qu'en tant que bien acquis avant l'union conjugale, il s'agit – faute de contrat de mariage stipulant le contraire – d'un bien propre. La question de connaître le mode d'acquisition était ainsi dénuée de pertinence. Cependant et ainsi qu'il a été rappelé ci-avant, faute d'allégation, la Cour de céans ne peut pas pallier les lacunes de l'état de fait et, partant, corriger l'application du droit aux faits, la date d'acquisition du bien n'ayant pas été alléguée par les parties. Si tel avait été le cas, il aurait fallu qualifier la contre-valeur de la part de copropriété de bien propre. A cet égard, dès lors que les avoirs déposés sur le compte bancaire litigieux ne correspondent ni au montant ni à la période de la vente de la part de copropriété, même s'il eût été possible d'admettre que le prix tiré de la vente devait être qualifié de bien propre, l'épargne de ce compte aurait quoi qu'il en soit dû être qualifiée de mixte et n'aurait pas uniquement constitué un bien propre. Selon la jurisprudence fédérale, lorsqu'un compte bancaire au nom d'un époux est alimenté tant par des biens propres que des acquêts, notamment quand des espèces apportées en cours de mariage sont mélangées à de l'argent correspondant à des biens propres, ceux-ci ne peuvent être repris en nature et il convient de régler la situation par le moyen d'une récompense de la masse des acquêts envers les propres (TF 5A_892/2014 du 18 mai 2015 consid. 2.1 ; Deschenaux/Steinauer/Baddeley, Les effets du mariage, 3e éd. 2017, n. 1231 p. 713 et la note infrapaginale n° 2, avec l'auteur cité ; TF 5A_451/2024 du 18 mars 2025 consid. 3.3). Il aurait en effet été nécessaire de procéder à l'attribution du compte bancaire à une seule

- 15 - masse, en l'occurrence les acquêts, et déterminer une récompense en faveur de la masse des biens propres. En l'espèce, l'appelante aurait dû démontrer la part de biens propres, ce qu'elle a échoué à faire. Il s'ensuit que même si la Cour de céans avait été en mesure de corriger les lacunes de l'allégation, le résultat ne serait pas différent.

E. 6.1

Compte tenu de ce qui précède, l'appel, manifestement infondé, doit être rejeté, en application de l'art. 312 al. 1 in fine CPC, et le jugement querellé confirmé.

E. 6.2

Vu le sort réservé à l'appel, les frais judiciaires de deuxième instance, arrêtés à 600 fr. (art. 63 al. 1 TFJC [tarif des frais judiciaires civils du 28 septembre 2010 ; BLV 270. 11. 5]), seront mis à la charge de l'appelante, qui succombe (art. 106 al. 1 CPC). Ces frais sont entièrement compensés avec l'avance de frais versée par l'appelante.

E. 6.3

Il n'y a pas lieu à l'allocation de dépens de deuxième instance, l'intimé n'ayant pas été invité à se déterminer sur l'appel.

Export aus OpenCaseLaw (CC0). Verbindlich ist allein der vom erlassenden Gericht veröffentlichte Originaltext. Quellen-URL siehe oben.